

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents

Autre " 15 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTINS

JOURNAL QUI FAIT DANSER

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 17 DECEMBRE 1887

No 13

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



NOUVELLE EDITION DE LA FABLE DE PERRETTE ET DU POT AU LAIT

GOYETTE [après sa résignation]—Adieu, veaux, vaches, cochons, couvée, portefeuille de ministre.—Adieu donc !



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,

45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 17 DECEMBRE 1887

Les changements en France.

La résignation de M. Grevy et l'élection de M. Sadi Carnot sont des événements qui nous font présager un bouleversement prochain des institutions politiques de la France.

La France pataugera pendant quelque temps encore dans le provisoire avant de retourner au régime monarchique, à moins qu'elle ne préfère la Commune ou l'anarchie.

Nous est avis que M. Sadi Carnot ne fera pas un bon premier violon dans le bal qui va s'ouvrir, et nul ne sait encore sur quel pied la France va danser. Si Boulanger se mêle de la musique, nous entendrons les notes graves du canon.

Dans tous les cas, nous pouvons prédire en toute sûreté qu'il se prépare quelque changement sérieux dans le pays de nos ancêtres.

Chaque fois qu'il s'opère un grand changement politique en France, il s'y fait un gâchis terrible. On démolit par ici et on reconstruit par là, on abat les statues et les monuments du régime passé et on les remplace par d'autres, afin de commémorer le nouvel état de choses. Pendant la grande révolution de 1789 le peuple voulut détruire tout ce qui pouvait lui rappeler la royauté et le despotisme. Les sans-culottes pénétrèrent dans les caveaux de St. Denis, où reposent les os de tous les monarques de la France depuis le roi Dagobert jusqu'à Louis XV. Les cendres de ces rois furent enlevées de leurs sarcophages et jetées dans les ruisseaux. Les monuments les plus riches tombèrent sous le pic du démolisseur et les ruines de plusieurs grands châteaux attestent encore le passage de la révolution.

L'église de Ste. Geneviève, dont la première pierre avait été posée par Anne d'Autriche, venait d'être complétée au moment où l'esprit révolutionnaire était à son apogée. Ce splendide édifice fut enlevé au culte catholique et on lui donna le nom de Panthéon avec l'inscription sur sa façade : "Aux grands hommes la Patrie reconnaissante." C'était là où les républicains devaient enterrer tous leurs héros. Le premier qui eut les honneurs du Panthéon fut Voltaire.

On exhuma ses ossements du cimetière pour les transporter en grande pompe dans les caves de l'édifice. On traita avec les mêmes honneurs les restes de Jean Jacques Rousseau.

Mais lorsque les Bourbons reprirent le pouvoir, on enleva les cendres de ces messieurs et on les sema aux quatre vents.

Le Panthéon fut rendu au culte et reprit son nom d'église de Sainte Geneviève, la patronne de Paris. C'est ainsi que ce grand

édifice prit, quitta, reprit et changea son nom suivant le gouvernement du jour. En 1885, à l'époque de la mort de Victor Hugo, c'était l'église de Ste. Geneviève, mais comme il fallait un sépulchre digne du grand homme que la France venait de perdre, un édit de la république changea de nouveau l'église en Panthéon.

Le Panthéon existera jusqu'au jour de l'avènement d'un roi catholique. Alors M. Hugo sera prié de chercher un logement ailleurs, l'église catholique ne permettant pas aux athées et aux libres-penseurs de dormir dans un terrain consacré. La statue de Napoléon I sur la colonne de Vendôme courra un grand risque de dégringoler comme elle l'a fait sous la commune en 1871. On effacera partout les inscriptions de liberté, égalité et fraternité, pour les remplacer par les initiales du nouveau roi. On changera les noms des rues et des places publiques, des musées, des théâtres et des jardins, afin que ces noms soient plus en harmonie avec le nouveau régime.

Le Français dira toujours : *Tempora mutantur, mutantur in illis*. Les temps changent et nous changeons avec eux.

Le Français a raison parbleu, la variété est la mère du plaisir et l'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Allez-y mes enfants ! bien du plaisir dans vos nouveaux changements.

Aventure d'une pièce de 50 cts.

(Historique.)

M. le trésorier de l'Hôpital a trouvé l'an dernier une belle pièce de 50 cts dans un des troncs nickelés de l'établissement vissé au comptoir d'une des buvettes en vogue de la rue Saint-Laurent. Grande a dû être sa stupéfaction en apercevant cette grosse pièce de monnaie au milieu d'un amas de sous de cuivre, de cinq cents percés, mâchés et écornés, de boutons de culotte déposés par des buveurs s'exerçant à une charité fantaisiste.

Le cas était triomphalement rare et le trésorier a dû se perdre dans un abîme de conjectures sur la présence de la grosse pièce dans le tronc.

L'affaire pour lui est restée un mystère insondable jusqu'aujourd'hui, jour où notre collaborateur Ladébauche s'est avisé de raconter comment l'aventure était arrivée.

C'était un soir d'été, après une journée de chaleur torréfiante.

Ladébauche et son X... le gros entrepreneur étaient entrés dans l'auberge pour arroser un petit Sahara qu'ils avaient dans le gosier.

Le gros X... avait le défaut, chaque fois qu'il payait une consommation, de tirer de son paletot et d'exhiber un portefeuille graisseux et amplement bourré de banknotes de différents calibres, depuis le billet d'un dollar de la Puissance, jusqu'au papier de \$100 de la Banque de Montréal. Ce portefeuille contenait toujours au moins quatre ou cinq cents piastres, que son propriétaire étalait avec orgueil et complaisance devant les prolétaires de ses amis, histoire de les épater par l'énormité de son numéraire en poche. Sans être prodigue, le gros X... aimait à payer libéralement et il n'attendait jamais son tour pour commander les consommations. Il aimait surtout à calculer devant ses intimes les sommes qu'il dépensait en largesses bachiques.

Ce soir-là il présenta une liasse de banknotes à Ladébauche en lui disant : "Regarde-moi ça un peu. Si tu faisais des semaines comme ça au Violon ! hein ! en aurais-tu du plaisir ?"

—Contentement passe richesse, dit philosophiquement Ladébauche. C'est posséder des biens que de savoir s'en passer. A ta place, je ferais une petite charité à l'Hôpital Notre-Dame. Tiens il ne me reste que 5 cts dans ma poche. Comme ça ne suffit pas pour payer une ronde. Tiens ! *all aboard* for Notre Dame Hospital.

A ces mots Ladébauche déposa sa petite pièce de monnaie dans le tronc.

—Ah ! oui da, oui ! fit le gros X... Moi, je ferai mieux. Tiens, je mets dix cents

dans le tronc. L'ouverture n'est pas bien grande, continua-t-il, en se baissant sur la boîte argentée. Je ne crois pas qu'une pièce de 50 cts puisse y passer.

Les 50 cts doivent être rares là-dedans. L'entrepreneur plongea la main dans son gousset et en retira une pièce de 50 cts.

Tenant la pièce entre l'index et le pouce, il l'insérait dans l'ouverture et la retirait en disant : ça peut passer ! ça peut passer.

D'un mouvement de la main prompt comme l'éclair, Ladébauche frappa la main de son ami. Le 50 cts s'en détacha et tomba dans le tronc.

La figure du gros X... changea de couleur, ses yeux dilatés par la stupeur, lancèrent des éclairs. Il fit deux pas en arrière et toisant de ses regards courroucés l'auteur de la charitable plaisanterie.

—Ecoute, fit-il d'une voix saccadée par une colère mal contenue, ce n'est pas une farce à faire. Tu crois que tu viens de faire une finesse là. C'est ce qui te trompe. Ne t'imaginer pas que tout le monde te trouve fin. J'en connais beaucoup qui disent que ton Violon publie des bêtises. Des plaisanteries dans le genre de celle que tu viens de faire ici, ne s'endurent pas en bonne société. Tu as rudement de la chance d'avoir affaire à moi. On ne badine pas avec l'argent de ses amis. On peut badiner sur n'importe quel sujet excepté l'argent. Tu crois m'avoir fait un bon tour, c'est là où tu te trompes, mon ami. Le cinquante cents que tu viens de me faire perdre, je le destinai à te payer ce soir un bon filet aux champignons chez Victor ou chez Freeman. Maintenant tu te trouves puni toi-même. Tu ris, mais je crois que ton rire ne te passerait pas le nœud de la gorge si quelqu'un te jouait le même tour. Je voudrais bien savoir quel est l'homme de bon sens qui a envie de rire lorsqu'il voit son argent aller chez le diable.

—Chez le diable ! Halte là, mon ami, je viens de te faire accomplir une bonne action et maintenant tu veux absolument en perdre tout le mérite.

—Des bonnes actions, tant que tu voudras, mais je voudrais savoir s'il y a beaucoup de monde qui lâche des pièces de 50 cts dans des troncs placés dans des auberges. Un dix cents passe encore, mais des 50 cts c'est bête. Comprends-tu ? Apportez une autre ronde ; c'est la dernière que je paie ce soir.

La galerie éclata en fous rires et le gros X... après avoir payé sa consommation se retira en grommelant.

Ladébauche avait gâté tout son plaisir ce soir-là.

Leçons d'anglais.

A l'avenir le Violon publiera de temps en temps des dialogues de phrases faciles à l'usage des Canadiens qui désirent se familiariser avec la langue anglaise.

Nous donnons aujourd'hui notre première leçon.

PREMIÈRE LEÇON.

Bonjour monsieur, comment vous portez-vous ?

Good day, sir, how do you carry yourself ?

Assez bien, merci, mais mon beau père souffre beaucoup d'un clou au cou.

Enough well, thanks, but my handsome father suffers much of a nail to the neck.

Il a fait mauvais hier et la pluie tombait à seaux.

He has made bad yesterday and the rain fell to buckets.

J'ai été obligé de rester à la maison parce que mon petit dernier a les fièvres lentes.

I was obliged to remain to the house because my little last has the fevers slow.

Mon voisin est réduit à la hache, il tire le diable par la queue. L'ouvrage a manqué et il n'a plus le sou.

My neighbour is reduced to the ax, he pulls the devil by the tail. The work has missed and he has no more the copper.

Pourquoi portez-vous un crêpe à votre chapeau ?

Why do you carry a pancake to your hat ?

Ma belle-mère est morte il y a huit jours.

My beautiful mother is dead there is eight days.

Chauffez-vous votre maison avec du bois de corde ?

Do you warm your house with some wood of rope ?

Non, monsieur, je me sers de charbon. No, sir, I serve myself of coal. Etes-vous allé à la cour aujourd'hui ? Did you go to the yard to day. Oui, j'ai entendu les témoins dans l'affaire de Laprairie.

Yes, I heard the witnesses in the business of Laprairie.

Monsieur Goyette est, je crois dans de mauvais draps.

Mister Goyette is, I believe, in some wicked sheets.

Il aura de la misère à s'en tirer.

He will have some misery to pull himself of it.

La preuve contre lui est claire comme de l'eau de roche.

The proof against him is clear like some water of stone.

Les avocats ne plaident pas à bon marché et ça lui coutera les yeux de la tête.

The advocates do not plead to good market and that will cost to him the eyes of the head.

Goyette aura mauvaise mine en se présentant de nouveau dans le comté de Laprairie.

Goyette will have bad mine in presenting himself of new in the county of Laprairie.

Il ne pourra pas se présenter ; la cour le disqualifiera.

He will not be able to present himself, the yard will disqualify him.

Pourquoi ça ?

Why that ?

Parce que cinq morts ont voté pour lui. Because five dead have voted for him.

Il a semé l'argent à pleines mains dans le comté.

He has sewed the silver to full hands in the county.

Il est flambé maintenant.

He is blazed now.

Un compte d'artiste d'autrefois.

Les vieux parchemins, les chroniques poudreuses rédigées dans quelques coins obscurs, contiennent parfois des originalités bien remarquables. Ainsi, nous est tombé entre les mains un compte des plus curieux que nous nous empressons de publier.

Jacques Van Rysselberghe, peintre décorateur, ayant travaillé quelque temps dans l'église de N..., exigea pour salaire de main d'œuvre et fourniture, la somme de £92. 16. 0. Les marguilliers trouvant la note un peu exagérée, invitèrent l'artiste à rédiger un mémoire détaillé et spécifié. Le lendemain, il leur fut remis le compte suivant :

Doivent messieurs les marguilliers administrateurs de l'église de N... à Jacques Van Rysselberghe, maître-peintre, en courant d'Angleterre, comme suit :

	£	s.	d.
Corrigé et verni les dix commandements	5	12	6
Embelli Ponce Pilate, et mis un nouveau ruban à son bonnet	3	6	3
Orné d'une queue neuve le coq de Saint Pierre ; renouvelé et dentelé sa crête	2	3	6
Rattaché un larron à la croix et mis un doigt neuf	1	7	6
Doré l'aile gauche de l'ange Gabriel, et ajouté quelques plumes	14	17	9
Lavé 3 fois la servante du grand prêtre Caïphe, et mis du cramoisi sur ses joues	2	10	0
Renouvelé le ciel, ajouté quelques étoiles, doré le soleil et nettoyé la lune	7	14	6
Ranimé le feu du purgatoire, et restauré quelques âmes	6	6	3
Ranimé le feu de l'enfer, ajusté une queue neuve à Lucifer, raccommodé sa griffe gauche et fait plusieurs chaînes pour les damnés	7	10	3
Renouvelé le foin et la paille dans l'étable de Bethléem, et mis une latte à la crèche	3	0	0
Orné de bord neufs la robe de chambre d'Hérode ; rapiécé en cuir la culotte d'Annas, et mis 2 boutons neufs à sa veste	6	0	0
Chaussé d'une nouvelle paire de guêtres Tobie voyageant avec l'ange Raphaël, et attaché des courroies neuves à son sac de voyage	2	5	0
Efficacé les taches de l'âne de Balaam, nettoyé ses deux oreilles, et renouvelé les clous de ses fers	3	6	0
Lavé trois fois, frotté, retouché et verni le visage de Sara	2	5	3
Restauré et noirci les rampes de l'échelle de Jacob, et y ajusté deux échelons neufs	1	15	6
Mis un nouveau caillou dans la fronde de David, gonflé la tête de Goliath, et reculé ses jambes	2	12	0
Roussi la chevelure de Judas et raccourci ses doigts	1	5	6
Goudronné le derrière de l'arche de Noé, placé deux nouvelles panes vitrées, renouvelé une vitrine, et mis à Noé une autre paire de manches	6	10	0
Rapiécé la chemise de l'enfant prodige, fait courir les poux et verni, raccommodé les soies à plusieurs pores, rendu leurs queues bien onduleuses, et renouvelé la boisson dans les bacs	7	15	6
Bouché, mastiqué et peint à neuf la cruche de la Samaritaine, et y ajusté une autre anse	2	7	3
Lavé et enduit d'huile notre première mère Ève, rougi la pomme, aiguisé le dard du serpent, renouvelé ses écailles, remplacé la denture usée d'Adam, et remis la pomme à sa bouche	4	3	6
Total	92	16	0

JACQUES VAN RYSSELBERGHE, Maître p. intre.

COUPS D'ARCHET

Dans une rue du faubourg Québec.
—Voyez-vous ce vieux malheureux qui scie du bois de corde.
—Eh bien, qu'a-t-il d'extraordinaire ?
—Cet homme-là n'a pas toujours scié du bois dans sa vie.
—Il aurait eu des malheurs, qu'est-ce qu'il faisait auparavant ?
—Ce qu'il faisait. Je vais vous le dire. La dernière fois que je l'ai vu il bûchait du bois.

La plupart des hommes travaillent pour se faire un nom, mais le peintre d'enseignes consacre son travail et son énergie à faire des noms pour les autres, en les épelant et en les ponctuant de manière à émerveiller tous ses concitoyens.

WILFRID'S PARLOUR

Le restaurant le plus chic de Montréal et service des plus chouettes. Cet établissement se recommande au public pour sa spécialité d'huitres en écaille. Les huitres servies aux clients ont été choisies à la main et elles arrivent dans un état de fraîcheur des plus parfaits. Soupe aux huitres préparées en trois minutes.

Wilfrid Théoret,
Propriétaire.

No. 94 rue St-Laurent.

Une dame sonne à la porte d'une amie. La servante se présente :
—Madame Z...reçoit-elle ?
—Non, madame, cet après-midi c'est son tour de sortir.

Encore un enfant terrible. Mad. Bellehumeur faisait dire la prière du soir à Guguste qui ne va pas encore à l'école. Elle récite mot par mot le *Pater* et l'enfant répète ce que dit sa maman.

Tout alla assez bien jusqu'à ce que la mère fut rendue à "Donnez-nous notre pain quotidien." Madame Bellehumeur récite la phrase deux fois, mais l'enfant ne la répète pas après elle.

—Pourquoi ne répètes-tu pas après moi ? fit-elle.
—Parce que je ne veux pas de pain. Je voudrais des croqueurs, moi, nà !

Dans une famille irlandaise du Griffintown.
Madame Murphy à la servante de madame O'Flaherty. Qu'est-ce que vous voulez ?
La servante.—Madame O'Flaherty vous fait ses amitiés et elle m'envoie vous dire d'avoir la bonté de compter vos enfants afin de voir si vous n'avez pas un de trop. Notre petite Molly n'est pas revenue à la maison depuis qu'elle est sortie de l'école il y a deux heures.

Les enfants terribles.
—Maman, je voudrais que tu me fasses un grand plaisir au jour de l'an.
—Voyons, que veux-tu, Loulou ?
—Ce que je voudrais, c'est que tu me donnerais un petit frère pour mes étrennes, à une condition, c'est que papa n'en sache rien avant de l'avoir vu.

Si un conférencier veut se faire une idée de sa popularité, il n'a qu'à charger 50 cents comme prix d'admission à ses lectures.

DEPECHE

St Constant, 13 Déc. 1887.

A l'hon. M. Mercier,
Montréal.

Conservateurs pas contents de ma résignation. Veulent me disqualifier. Ça me rend-malade. Y a-t-il moyen d'empêcher ça ?

Signé,
GOYETTE.

Montréal, 13 Déc. 1887.

A M. Goyette,
St Constant.

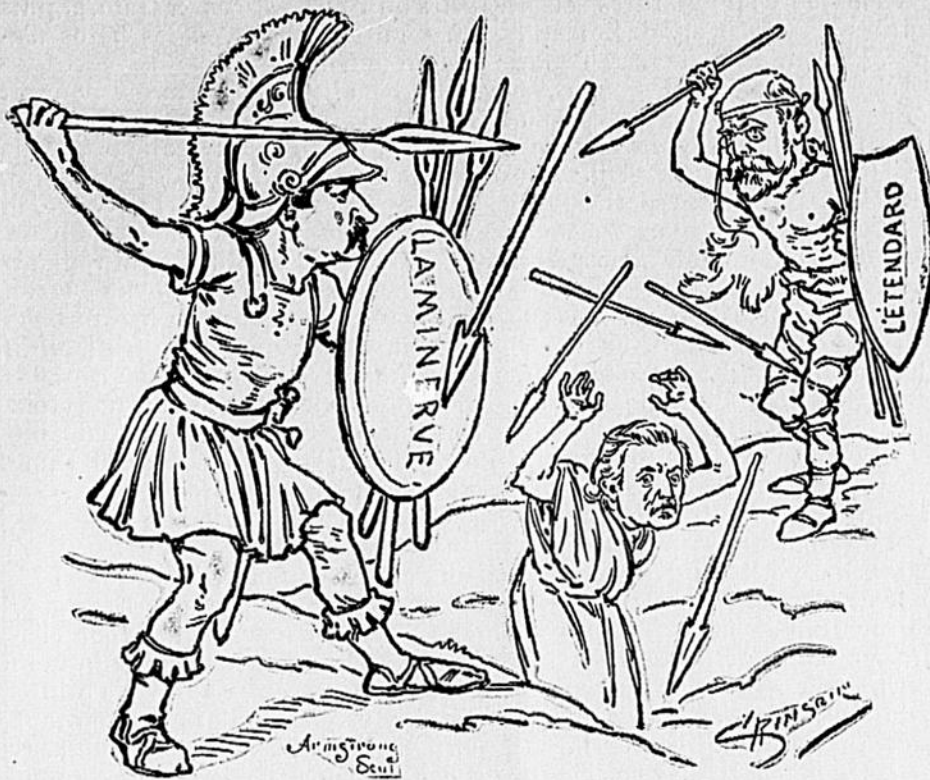
Peux pas faire grand'chose à c't'heure, moi malade aussi à cause d'emprunt. Mauvais calcul. Fais pour le mieux. Essaierons de te réélire. Faudra de l'argent quand même. Boyer et Rochon aussi mal pris que toi.

Signé,
MERCIER.

Québec, 14 Déc. 1887.

A l'hon. M. Mercier,
Montréal.

Entends dire que session est proche.



Les Gaulois et les Romains

CHAPLEAU—Arrêtez, arrêtez vous autres ! Si vous voulez absolument vous battre, ne vous battez pas sur mon dos. Cette manière de vous faire la guerre, n'est pas du tout de mon goût.

Faut-il commencer bordas à la chambre, préparer les pupitres, etc ?

Signé,
LAROCQUE.
Sergent d'Armes.

Montréal, 14 Déc. 1887.

A M. Larocque,
Sergent d'Armes
Québec.

Laissez porter. Encore du temps pour penser à session.
L'emprunt pas encore fait.
Attends après ça pour session.

Signé,
MERCIER.

Paris, 15 Déc. 1887.

A l'hon. M. McShane,
Montréal.

J'ai perdu ma place de président. Me trouve dans le slack. Suis bien embarrassé avec mon gendre Wilson. Aimerais à lui trouver une job en Canada. Etes-vous capable de lui faire starter une business dans un bon stand à Québec ? C'est un blood. Réussira s'il a des backers. Espère que vous ne kickerez pas.

Signé,
GREVY.
Ex-président.

Montréal, 16 Déc. 1887.

A M. Grevy,
Paris.

Temps sont bien durs par ici. Mon chef a de la bad luck. Yankees veulent pas le truster pour \$3,500,000, sera obligé de faire trip en France. Bonnes places difficiles à trouver dans gouvernement à Québec. Pense que Wilson s'arrangera coq à Montréal. Je lui ferai connaître des échivins. Pourra s'entendre avec eux pour runner le conseil. Avec moi, pas d'affaires car suis l'honest

JIMMY.

Le Melon

Pourquoi le terme de *melon* passe-t-il pour méprisant et pourquoi l'applique-t-on aux esprits bornés.

Le *Courrier de Vaugelas* répond ainsi à cette question :

Le melon est considéré comme un légume injurieux. Il en est de même de toute la famille cucurbitacée, *cantaloup, citrouille, concombre, cornichon.*

Comment le goût savoureux de ces inoffensifs végétaux peut-il se changer en venin pour empoisonner la réputation du prochain et le désigner à la risée ?

En quoi la fraise est-elle plus noble que le melon ? Ne sortent-ils pas tous deux de la même couche, le fumier ?

Et cependant les cucurbitacées ne peuvent s'élever aux rosacées ; celles-ci tiennent le haut des plates bandes, tandis que celles-là semblent dignes du ruisseau. Injustice criante, mais qui ne date pas d'hier, les Grecs, ainsi que le rappelle M. Eman Mar-

tin (VI, 92, d'après F. Michel), ayant déjà subi les moqueries de Thersite, qui les appelait *Pepones*, ou concombres mûrs !

Les Grecs lui répondaient : *Bliton, tu es une blette !* ce qui insultait à l'épinard-fraise sans diminuer Thersite.

L'abjection des cucurbitacées ne peut venir que de leur forme, de leur rude écorce, de leurs pustules, de leur rotondité, de la ridicule ventripotence de quelques-unes, tandis que la fraise, la cerise, la pêche se prêtent aux comparaisons les plus poétiques de la beauté et de la fraîcheur.

Cette assimilation des défauts, des qualités ou des actions de l'homme aux sujets du règne végétal ne s'arrête pas d'ailleurs à la famille des courges.

"L'homme sans consistance, dit M. Lorédan-Larchey, est une *fenasse* (mauvais foin) ; le prête-nom, un *homme de paille* et le dédaigneux *fait sa poire.*"

Tirer une carotte est un jeu bien connu des parents en puissance d'enfants. Des *navets !* ou des *néfles !* dans l'argot de banlieue veut dire : *Jamais !*

Le *chou* sert de sobriquet amical ; la *gironfle à cinq feuilles* symbolise l'épanouissement de la main sur la joue d'autrui.

La *fleur des pois* désigne la floraison aristocratique dans ce qu'elle a de plus épuré.

Le *dessus du panier* a la même signification et se rapporte encore à notre sujet, parce que dans un panier on ne peut mettre que des fruits ou des légumes.

De tous temps et par tous pays, dit Génin, le peuple s'est complu à ces assimilations végétales. Il cite Plaute (*Bacchid. IV, 77, 23*) :

Tanti est quanti *fungus* putribus.
(J'en fais autant de *os* que d'un champignon pourri.)

Tartufo est l'abrégé de *Tartufulo*, une truffe, que l'on considérait comme une pourriture, un excrément de la terre. C'est de là que Molière a tiré le nom de *Tartufo*.— Voir *Courrier de Vaugelas*, V. 129). En Italie, le symbole d'une tête vide est une courge, *zucca*, parce que, à la cuisine, on met le sel dans une de ces courges vidées et desséchées.— "Siccome colui che poco sale aveva in *zucca*" (Boccace Giornl. V. nov. 2). (Et elle qui n'avait pas trop de sel dans sa *coloquinte*.)

La *Bibliothèque à Cinq Cents* voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Au cercle :

—Tiens ! dit Guibollard à Gontran, je vous ai aperçu sur le boulevard avec une femme, oh ! mais avec une femme...

—Oui, elle n'est pas mal.
—Il y a longtemps que vous la connaissez ?

—Je crois bien ! c'est la mienne !

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquoïn et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirez l'échelle.

A l'hôtel des ventes :

Le crieur.—Un beau portrait, messieurs ! Il y a marchand à cent francs ! Suivez, messieurs, suivez l'enchère ! Cent francs ! Une belle peinture, messieurs, et surtout très ressemblante !

On regarde le catalogue :
—Portrait d'un personnage inconnu !!!

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 21 Décembre '87

— SERA DE —
\$60,000.00

COUT DU BILLET
Première Série - - - \$1.00
Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE
D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRAL

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

TROISIÈME ÉPISODE

CHEZ LES LIONS

V

L'affût du soir dans un bois de lauriers-roses.

Si pittoresque que fût leur nouvelle monture, nos tueurs de lions durent y renoncer, par égard pour la chechia. On continua donc la route à pied comme devant, et la caravane s'en allait tranquillement vers le Sud par petites étapes, le Tarasconnais en tête, le Monténégrin en queue, et dans les rangs le chameau avec les caisses d'armes.

L'expédition dura près d'un mois.

Pendant un mois, cherchant des lions introuvables, le terrible Tartarin erra de douar en douar dans l'immense plaine du Chéouli, à travers cette formidable et cocasse Algérie française, où les parfums du vieil Orient se compliquent d'une forte odeur d'absinthe et de caserne, Abraham et Zouzou mêlés, quelque chose de féérique et de naïvement burlesque, comme une page de l'Ancien Testament racontée par le sergent La Ramée ou le brigadier Pitou... Curieux spectacle pour des yeux qui auraient su voir... Un peuple sauvage et pourri que nous civilisons, en lui donnant nos vices... L'autorité féroce et sans contrôle de bachagas fantastiques, qui se mouchent gravement dans leurs grands cordons de la Légion d'honneur, et pour un oui ou pour un non font bâtonner les gens sur la plante des pieds. La justice sans conscience de cadis à grosses lunettes, tartufes du Coran et de la loi, qui rêvent de quinze août et de promotion sous les palmes, et vendent leurs arrêts, comme Esaü son droit d'aînesse, pour un plat de lentilles ou de kousskouss au sucre. Des caïds libertins et ivrognes, anciens brosseurs d'un général Yusuf quelconque, qui se soulent de champagne avec des blanchisseuses mahonnaises, et font des ripailles de mouton rôti, pendant que, devant leurs tentes, toute la tribu crève de faim, et dispute aux lévriers les rogatons de la ribote seigneuriale.

Puis, tout autour, des plaines en friche, de l'herbe brûlée, des buissons chauves, des maquis de cactus, et de lentilles, le grenier de la France!... Grenier vide de grains, hélas! et riche seulement en chacals et en punaises. Des douars abandonnés, des tribus effarées qui s'en vont sans savoir où, fuyant la faim, et semant des cadavres le long de la route. De loin en loin, un village français, avec des maisons en ruine, des champs sans culture, des sauterelles enrégées, qui mangent jusqu'aux rideaux des fenêtres, et tous les colons dans les cafés, en train de boire l'absinthe en discutant des projets de réforme et de constitution.

Voilà ce que Tartarin aurait pu voir, s'il s'en était donné la peine; mais, tout entier à sa passion léonine, l'homme de Tarascon allait droit devant lui, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil obstinément fixé sur ces monstres imaginaires, qui ne paraissaient jamais.

Comme la tente-abri s'entêtait à ne pas s'ouvrir et les tablettes de pemmican à ne pas fondre, la caravane était obligée de s'arrêter matin et soir dans les tribus. Partout, grâce au képi du prince Grégory, nos chassours étaient reçus à bras ouverts. Ils logeaient chez les agas, dans des palais bizarres, grandes fermes blanches sans fenêtres, où l'on trouve pêle-mêle des narghilés et des commodes en acajou, des tapis de Smyrne et des

lampes-modérateur, des coffres de cèdre pleins de sequins turcs, et des pendules à sujets, style Louis-Philippe... Partout on donnait à Tartarin des fêtes splendides, des *diffas*, des *fantasias*... En son honneur, des goums entiers faisaient parler la poudre et luire leurs burnous au soleil. Puis, quand la poudre avait parlé; le bon aga venait et présentait sa note... C'est ce qu'on appelle l'hospitalité arabe.

Et toujours pas de lions. Pas plus de lions que sur le Pont-Neuf!

Cependant le Tarasconnais ne se décourageait pas. S'enfonçant bravement vers le Sud, il passait ses journées à battre le maquis, fouillant les palmiers-nains du bout de sa carabine, et faisant "frtt! frtt!" à chaque buisson. Puis, tous les soirs avant de se coucher, un petit affût de deux ou trois heures... Peine perdue! le lion ne se montrait pas.

Un soir pourtant vers les six heures, comme la caravane traversait un bois de lentisque tout violet où des grosses cailles alourdies par la chaleur sautaient ça et là dans l'herbe, Tartarin de Tarascon crut entendre — mais si loin, mais si vague, mais si émetté par la brise — ce merveilleux rugissement qu'il avait entendu tant de fois là-bas à Tarascon, derrière la baraque Mitaine.

D'abord le héros croyait rêver... Mais au bout d'un instant, lointains toujours, quoique plus distincts, les rugissements recommencèrent; et cette fois, tandis qu'à tous les coins de l'horizon on entendait hurler les chiens des douars, — secouée par la terreur et faisant retentir les conserves et les caisses d'armes, la bosse du chameau frissonna.

Plus de doute. C'était le lion... Vite, vite, à l'affût. Pas une minute à perdre.

Il y avait tout juste près de là un vieux *marabout* (tombeau de saint) à coupole blanche, avec les grandes pantoufles jaunes du défunt déposées dans une niche au-dessus de la porte, et un fouillis d'ex-voto bizarres, pans de burnous, fils d'or, cheveux roux, qui pendaient le long des murailles... Tartarin de Tarascon y remisa son prince et son chameau et se mit en quête d'un affût. Le prince Grégory voulait le suivre, mais le Tarasconnais s'y refusa; il tenait à affronter le lion seul à seul. Toutefois il recommanda à Son Altesse de ne pas s'éloigner, et, par mesure de précaution, il lui confia son portefeuille, un gros portefeuille plein de papiers précieux et de billets de banque, qu'il craignait de faire écornifler par la griffe du lion. Ceci fait, le héros chercha son poste.

Cent pas en avant du marabout, un petit bois de lauriers-roses tremblait dans la gaze du crépuscule, au bord d'une rivière, presque à sec. C'est là que Tartarin vint s'embusquer, le genou en terre, selon la formule, la carabine au poing et son grand couteau de chasse planté fièrement devant lui dans le sable de la berge.

La nuit arriva. Le rose de la nature passa au violet, puis au bleu sombre... En bas, dans les cailloux de la rivière, luisait comme un miroir à main une petite flaque d'eau claire. C'était l'abreuvoir des fauves. Sur la pente de l'autre berge, on voyait vaguement le sentier blanc que leurs grosses pattes avaient tracé dans les lentilles. Cette pente mystérieuse donnait le frisson. Joignez à cela le fourmillement vague des nuits africaines, branches frôlées, pas de velours d'animaux rôdeurs, aboiements grêles des chacals, et là-haut, dans le ciel, à cent, deux cents mètres, de grands troupeaux de grues qui passent avec des cris d'enfants qu'on égorge; vous avouerez qu'il y avait de quoi être ému.

Tartarin l'était. Il l'était même beaucoup. Les dents lui claquaient, le pauvre homme! Et sur la garde de son couteau de chasse planté en terre le canon de son fusil rayé sonnait comme une paire de castagnettes...

Qu'est-ce que vous voulez! Il y a des soirs où l'on n'est pas en train, et puis où serait le mérite, si les héros n'avaient jamais peur?

Eh bien! oui, Tartarin eut peur, et tout le temps encore. Néanmoins, il tint bon une heure, deux heures, mais l'héroïsme a ses limites... Près de lui, dans le lit desséché de la rivière, le Tarasconnais entend tout à coup un bruit de pas, des cailloux qui roulent. Cette fois la terreur l'enlève de terre. Il tire ses deux coups au hasard dans la nuit, et se replie à toutes jambes sur le marabout, laissant son coutelas debout dans le sable comme une croix commémorative de la plus formidable panique qui ait jamais assailli l'âme d'un dompteur d'hydres.

"A moi, préince... le lion!..."

Un silence.

"Préince, préince, êtes-vous là?"

Le prince n'était plus là. Sur le mur blanc du marabout, le bon chameau projetait seul au clair de la lune l'ombre bizarre de sa bosse. Le prince Grégory venait de filer en emportant portefeuille et billets de banques... Il y avait un mois que Son Altesse attendait cette occasion...

VI

Enfin!...

Le lendemain de cette aventureuse et tragique soirée, lorsqu'au petit jour notre héros se réveilla, et qu'il eut acquis la certitude que le prince et le magot étaient réellement partis, partis sans retour; lorsqu'il se vit seul dans cette tombe blanche, trahi, volé, abandonné en pleine Algérie sauvage avec un chameau à bosse simple et quelque monnaie de poche pour toute ressource, alors, pour la première fois, le Tarasconnais douta. Il douta du Monténégro, il douta de l'amitié, il douta de la gloire, il douta même des lions; et, comme le Christ à Gethsémani, le grand homme se prit à pleurer amèrement.

Or, tandis qu'il était là pensivement assis sur la porte du marabout, sa tête dans ses deux mains, sa carabine entre ses jambes, et le chameau qui le regardait, soudain le maquis d'en face s'écarta et Tartarin stupéfait voit paraître, à dix pas devant lui, un lion gigantesque s'avancant la tête haute et poussant des rugissements formidables qui font trembler les murs du marabout tout chargés d'oripeaux et jusqu'aux pantoufles du saint dans leur niche.

Seul, le Tarasconnais ne trembla pas.

"Enfin!" cria-t-il en bondissant, la crosse à l'épaule... Pan! pan! pfft! pfft! C'était fait... Le lion avait deux balles explosives dans la tête... Pendant une minute, sur le fond embrasé du ciel africain, ce fut un feu d'artifice épouvantable de cervelle en éclats, de sang fumant et de toison rousse éparpillée. Puis tout retomba et Tartarin aperçut... deux grands nègres furieux qui couraient sur lui, la matraque en l'air. Les deux nègres de Milianah!

O misère! c'était le lion apprivoisé, le pauvre aveugle du couvent de Mohammed que les balles tarasconnaises venaient d'abattre.

Cette fois, par Mahom! Tartarin l'échappa belle. Ivres de fureur fanatique, les deux nègres quêtateurs l'auraient sûrement mis en pièce, si le Dieu des chrétiens n'avait envoyé à son aide un ange libérateur, le garde champêtre de la Commune d'Orléansville arrivant, son sabre sous le bras, par un petit sentier.

La vue du képi municipal calma subitement la colère des nègres. Paisible et majestueux, l'homme à la plaque dressa procès-verbal de l'affaire, fit charger sur le chameau ce qui restait du lion, ordonna aux plaignants comme au délinquant de le suivre, et se dirigea sur Orléansville, où le tout fut déposé au greffe.

Ce fut une longue et terrible procédure!

Après l'Algérie des tribus, qu'il venait de parcourir, Tartarin de Tarascon connut alors une autre Algérie non moins cocasse et formidable, l'Algérie des villes, processive et avocassière. Il connut la judiciaire louche qui se tripote au fond des cafés, la bohème des gens de loi, les dossiers qui sentent l'absinthe, les cravates blanches mouchetées de *champoreau*; il connut les huissiers, les agréés, les agents d'affaires, toutes ces sauterelles du papier timbré, affamées et maigres qui mangent le colon jusqu'aux tiges de ses bottes et le laissent déchiqueté feuille par feuille comme un plant de maïs...

Avant tout il s'agissait de savoir si le lion avait été tué sur le territoire civil ou le territoire militaire. Dans le premier cas l'affaire regardait le tribunal de commerce; dans le second, Tartarin relevait du conseil de guerre, et, à ce mot de conseil de guerre, l'impressionnable Tarasconnais se voyait déjà fusillé au pied des remparts, ou croupissant dans le fond d'un silo...

Le terrible, c'est que la délimitation des deux territoires est très vague en Algérie... Enfin, après un mois de courses, d'intrigues, de stations au soleil dans les cours des bureaux arabes, il fut établi que si d'une part le lion avait été tué sur le territoire militaire, d'autre part, Tartarin, lorsqu'il tira, se trouvait sur le territoire civil. L'affaire se jugea donc au civil, et notre héros en fut quitte pour *deux mille cinq cents francs d'indemnités*, sans les frais.

Comment faire pour payer tout cela? Les quelques piastres échappées à la razzia du prince s'en étaient allées depuis longtemps en papiers légaux et en absinthes judiciaires.

Le malheureux tueur de lions fut donc réduit à vendre la caisse d'armes au détail, carabine par carabine. Il vendit des poignards, les kriss malais, les casse-tête... Un épicière acheta les conserves alimentaires. Un pharmacien, ce qui restait du sparadrap. Les grandes bottes elles-mêmes y passèrent et suivirent la tente-abri perfectionnée chez un marchand de bric-à-brac, qui les éleva à la hauteur de curiosités cochinchinoises... Une fois tout payé, il ne restait plus à Tartarin que la peau du lion et le chameau. La peau, il l'emballa soigneusement et la dirigea sur Tarascon. (Nous verrons tout à l'heure ce qu'il advint de cette fabuleuse dépouille.) Quant au chameau, il comptait s'en servir pour regagner Alger, non pas en montant dessus, mais en le vendant pour payer la diligence: ce qui est encore la meilleure façon de voyager à chameau. Malheureusement la bête était d'un placement difficile, et personne n'en offrit un liard.

Tartarin cependant voulait regagner Alger à toute force. Il avait hâte de revoir le corselet bleu de Baïa, sa maisonnette, ses fontaines, et de se reposer sur les trèfles blancs de son petit cloître, en attendant de l'argent de France. Aussi notre héros n'hésita pas: et navré, mais point abattu, il entreprit de faire la route à pied, sans argent, par petites journées.

En cette occurrence, le chameau ne l'abandonna pas. Cet étrange animal s'était pris pour son maître d'une tendresse inexplicable, et, le voyant sortir d'Orléansville, se mit à marcher religieusement derrière lui, réglant son pas sur le sien et ne le quittant pas d'une semelle.

(A continuer.)

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THÉRÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec promptitude, et à prix très modérés.